

PIERRE SAUREL

Von Tracht et Bouritz s'évadent



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 131

Von Tracht et Bouritz s'évadent

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 275 : version 1.0

Von Tracht et Bouritz s'évadent

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Les camps de concentration de l'Angleterre étaient remplis de prisonniers de guerre.

La plupart de ces prisonniers étaient des criminels de guerre que attendaient l'instant de subir leur procès.

Parmi ces criminels de guerre se trouvaient deux hommes qui avaient voué une haine éternelle à IXE-13, l'as des espions canadiens.

Ces deux hommes étaient des Nazis.

IXE-13 avait réussi avant la fin de la guerre à les capturer et à les ramener en Angleterre.

L'un d'eux était l'ancien commandant de la garnison de Berlin, le Commandant Von Tracht.

L'autre était Capitaine et se nommait Bouritz.

Pendant la guerre Bouritz et Von Tracht avaient continuellement lutté côte à côte.

Ils n'avaient eu qu'un but, celui de capturer Jean Thibault, alias IXE-13, l'as des espions canadiens.

À trois ou quatre reprises, ils étaient venus à un cheveu de réussir, mais chaque fois, IXE-13 avait déjoué leurs calculs.

Maintenant, ni Von Tracht, ni Bouritz ne se faisaient des illusions.

Ils savaient fort bien qu'ils seraient tenus coupables de crimes de guerre.

C'était la mort certaine pour les deux officiers.

Aussi, Von Tracht réfléchissait, se creusait la tête tous les jours, dans sa cellule.

– Pourtant, Mein Gott, je suis intelligent. Je devrais trouver un moyen de m'échapper d'ici.

Tous les matins, les prisonniers prenaient une marche dans la cour du camp militaire.

Chaque fois, Von Tracht s'arrangeait de manière à se trouver aux côtés de Bouritz.

Nos deux amis avaient la chance de se causer un peu, sans trop attirer l'attention des gardiens.

– Tu as une idée, Bouritz ?

– Non, commandant,

– Imbécile. Toi qui disais être si intelligent.

Qu'est-ce que tu attends pour trouver une idée, afin qu'on puisse se sauver d'ici...

– Vous avez trouvé quelque chose, vous, commandant ?

– Non...

Bouritz eut le malheur de sourire,

– Ne ris pas de moi, Mein Gott, je vais te faire condamner au fouet.

– Vous oubliez, monsieur Von Tracht, qu'ici votre rang de commandant ne compte plus...

– Comment, c'est toi, vermine qui oses me parler ainsi...

– Commandant, moi aussi je désire me sauver, mais si vous continuez à m'invectiver de bêtises, vous allez vous arranger seul.

Von Tracht se radoucit :

– Mais non, mon bon Bouritz... tu sais fort bien que je t'ai toujours apprécié à ta juste valeur.

– Merci, commandant.

– Pendant la guerre, tu fus le plus intelligent de tous mes collaborateurs.

– Oui, commandant.

– Le plus dévoué...

– Oui, commandant.

– On s'est souvent dit des gros mots, mais on l'a toujours regretté.

– Oui, commandant.

– Toi-même, tu m'as traité d'imbécile, moi ton chef. Mais suis-je un imbécile...

– Oui, commandant.

Von Tracht bondit :

– Qu'est-ce que tu dis ?... C'est moi que tu traites d'imbécile ?...

– Oui, commandant... je veux dire, non, commandant...

– Bouritz, j'aime mieux que nous ne nous parlions plus... nous ne pourrons jamais nous entendre.

– Non, Commandant, nous n'avons qu'un but commun... sortir d'ici et ensuite, nous débarrasser de lui. Le tuer... ensuite, nous pourrions vivre contents...

Un garde s'approcha :

– Qu'est-ce que vous avez à causer, tous les deux ? Vous parlez de tuer quelqu'un...

Von Tracht sourit aux gardes :

– Mais non, mais non... nous causions de...

– C'est défendu de parler... Taisez-vous !

Von Tracht fit signe qu'il avait compris.

Lorsque le garde se fut éloigné, le Commandant murmura entre ses dents :

– Il va me payer ça,... C'est de sa faute à cet IXE-13 de malheur si je suis ici... si je pouvais seulement sortir... je saurais ensuite où aller...

*

Depuis quelques minutes, Bouritz essayait

d'attirer l'attention de son commandant.

Enfin, Von Tracht l'aperçut, et tout en travaillant, manœuvra pour se rapprocher du nazi.

– Qu'est-ce qu'il y a ?...

– Prenez ça, fit Bouritz...

Il lui plaça quelque chose dans la main.

– Pourquoi ?

– Vous prendrez ça avant de manger. Vous allez être malade à en mourir.

– Et puis ?

– Ils vont nous transporter à l'hôpital...

– Oh, oh, très intelligent...

– Il y a un de nos compagnons qui a attiré l'attention des autorités. Il a été placé à l'infirmerie. Je suis certain qu'il va nous aider...

– Alors, on tente de s'évader ?

– On risque le tout pour le tout, commandant.

– Quand vas-tu prendre le contenu de cette bouteille ?...

– À cinq heures exactement. Nous devrions

être malades vers six heures...

– Très intelligent. À cette heure-là, presque tous les militaires sont à souper. Avant qu'on ait organisé les recherches, nous serons loin.

Le garde s'approchait de nouveau :

– Voyons, vous deux, je vais vous rapporter aux autorités.

Von Tracht avait vivement dissimulé la petite bouteille dans le creux de sa main.

Des sueurs perlèrent à son front.

Heureusement pour lui, le garde n'avait pas vu la bouteille.

– Au travail, vous comprenez ?...

Les prisonniers travaillèrent dur, jusqu'à cinq heures.

Ensuite, accompagnés de leurs gardiens, ils se rendaient à la salle de bain, se laver, puis changeaient de vêtements et passaient au réfectoire.

Dans la salle de bain, Bouritz et Von Tracht s'enfermèrent chacun dans une cabine et en

profitèrent pour vider le contenu des bouteilles.

Von Tracht fit une formidable grimace et faillit s'étouffer.

– Maudit Bouritz. Je crois qu'il a fait exprès de me donner le plus amer...

Une heure plus tard, les prisonniers se dirigeaient vers le réfectoire.

Ce fut Bouritz le premier qui commença à être malade.

Il se plaignait de violentes crampes à l'estomac... il criait presque.

Quelques minutes plus tard, ce fut au tour de Von Tracht.

Les gardes commencèrent à redouter quelque chose.

– Ces deux-là, ils ont cherché à se parler tout l'après-midi. Pour moi, c'est un truc. Ils ne sont pas malades.

On avait envoyé chercher un médecin.

– Je vais mourir, docteur... mein Gott... je vais mourir, criait Bouritz

Le docteur les examina en vitesse.

Puis, il leva la tête, se tourna vers les gardes et demanda brusquement :

– Qu'est-ce que vous attendez pour les conduire à l'hôpital...

– Quoi ?...

– Ils sont dangereusement atteints...

– Ce n'est pas un truc ?...

– Il n'y a pas de truc là-dedans. Je crois que ces deux hommes ont tenté de s'empoisonner.

On transporta nos deux amis à l'infirmerie et là, on les coucha côte à côte. Le docteur leur donna quelque chose à boire, et leur administra une piqûre.

Un garde demeurait dans la porte.

À l'intérieur de la pièce, il y avait l'infirmier ami de Bouritz.

Il se nommait Carl Votmer.

Carl s'était toujours bien conduit, car il espérait véritablement être libéré.

Il avait une petite amie en Allemagne qu'il allait épouser un jour.

Lorsque Bouritz lui conta qu'il tenterait de s'évader, il demanda comme faveur spéciale de l'emmener avec eux.

Le docteur, après avoir donné la piqûre, se tourna vers l'infirmier.

– Restez avec eux, je reviens dans cinq minutes.

Déjà, nos deux Nazis se sentaient mieux.

Aussitôt que le docteur eut franchi la porte, ils se levèrent.

– Qu'est-ce que nous faisons, maintenant ?... s'écria Von Tracht.

Bouritz lui fit signe de se taire.

– Il y a un garde à la porte.

En silence Carl avait ouvert une armoire et il en sortait deux jaquettes blanches comme en portent les docteurs.

– Mettez ça, leur dit-il.

Sur la tête, ils se mirent un petit casque blanc.

Puis, l'infirmier prit une grosse bouteille et la tendit à Von Tracht.

– Je vais appeler le garde. Ne le manquez pas...

– Ne craignez rien.

Von Tracht se plaça derrière la porte.

Carl ouvrit la porte et cria rapidement :

– Garde... venez ici, vite...

Le garde parut.

Il s'écrasa au plancher, après avoir reçu la bouteille sur la tempe.

– Mein Gott, vous ne l'avez pas manqué. Regardez, commandant, il a la tête fendue.

– Il souffre, aussi bien l'achever.

Et avec une cruauté barbare, Von Tracht écrasa la tête du malheureux à cinq ou six reprises avec le talon de ses grosses bottines.

Pendant ce temps, Bouritz fouillait le garde ; il prit ses deux revolvers.

Il en tendit un au commandant.

– Tu sais par où sortir ?...

– Oui, venez.

Ils franchirent la porte du corridor.

Ils rencontrèrent une couple de gardes mais ces derniers ne prêtèrent pas attention, croyant avoir affaire à des docteurs.

Ils arrivèrent enfin à une petite porte.

Là, il y avait un garde.

– Où allez-vous ?

Bouritz s’avança.

Il tenait son revolver à la main :

– Dites-moi, garde... je voudrais...

Un coup sur la tête et le garde tomba sans pousser un cri.

Rapide, Carl ramassa le revolver et ils sortirent dans la cour.

Là, il y avait plusieurs ambulances.

Von Tracht, Bouritz et Carl se précipitèrent.

– Celle de gauche... j’ai les clefs...

En quelques secondes, les trois hommes

étaient dans l'ambulance.

Ils se dirigèrent vers la grande porte où deux gardiens montaient la garde.

On leur fit signe d'arrêter.

– Ouvrez la porte, vite, il est arrivé un accident...

– Votre passe ?...

– Venez !

Carl se pencha et frappa le garde à la tête.

L'autre leva son fusil, mais Von Tracht tira.

Bouritz se précipita et ouvrit les barrières.

À toute vitesse, l'ambulance s'élança sur la route.

Mais déjà, le signal était lancé.

Trois prisonniers s'étaient sauvés.

Des phares éclairèrent la route.

Des motocyclettes se mirent à parcourir la région.

Mais Carl connaissait bien les alentours, et savait où aller. En sortant de la prison, il avait fait

tourner la voiture à gauche.

– Arrêtez ici...

– Mais, nous sommes tout près du camp...

On entendait de l'eau couler tout proche.

– Je sais, dit Carl... venez... poussons l'ambulance...

Ils se trouvaient près d'une carrière où travaillaient souvent les prisonniers.

– On pousse l'ambulance dans le trou.

Une poussée, et l'automobile dégringola la pente raide pour disparaître dans l'eau profonde de la carrière.

– Et maintenant, nous attendons qu'ils nous arrêtent ?...

– Ils vont chercher au loin, pendant que nous serons tout près d'eux... Venez avec moi...

Carl les entraîna dans une petite caverne.

– Ici, nous serons en sûreté. La seule chose, c'est de ne pas nous montrer, d'ici quelques jours...

– Mais il nous faut manger...

– On devra se contenter de peu.

Bouritz ne semblait pas sûr de lui.

– Les prisonniers vont venir travailler ici demain...

– Je sais... mais il n’y a aucun danger...

La journée du lendemain passa.

Nos trois nazis restaient dans leur caverne.

– Vous voyez, on cherche partout, mais on ne pense pas à regarder ici.

Deux, trois jours s’écoulèrent.

– Je meurs de faim, s’écria Von Tracht... je me sens faiblir. Il faut partir...

– Nous allons tenter notre chance...

Ils enlevèrent leurs habits de docteurs, puis se mirent à marcher dans la montagne.

– Attention... on entend le moteur d’une motocyclette...

Vivement, ils se jetèrent tous trois de côté.

Carl prit un couteau qu’il avait volé au

docteur.

– J’ai joué avec des couteaux avant de m’ennuyer. J’étais jongleur. Regardez bien ce coup-là.

La motocyclette passa.

Carl lança son couteau et le garde tomba tête première dans la boue.

Les trois hommes coururent vers lui.

– Il est gros comme moi, fit Bouritz. Je vais prendre son habit...

Bouritz s’habilla en vitesse.

La motocyclette ne semblait pas brisée.

– Je vais explorer plus loin. Cachez-vous ici...

Bouritz disparut.

Dix minutes plus tard, il revenait.

– Il tient quelque chose dans sa main.

– Voici deux autres costumes...

Von Tracht le regardait d’un air surpris :

– Bouritz, je t’admire... tu es un génie... jamais je ne pourrai me passer de toi.

– Je l’espère bien, commandant. Sans moi, vous ne vous seriez jamais sauvé.

Les deux Nazis endossèrent l’uniforme des soldats botaniques.

– La région est remplie de gardes. Je n’ai qu’à choisir... venez... ils sont tous en motocyclettes, par ici...

À leur tour, Von Tracht et Carl enfourchèrent la motocyclette.

– Maintenant, ne nous laissons plus... si nous pouvions nous rendre jusque chez Boering, fit Von Tracht...

Ils s’éloignèrent rapidement de cet endroit de malheur.

Maintenant, ils semblaient être en sécurité.

– Nous approchons de Londres... les routes doivent être bloquées.

En effet, depuis deux jours, les routes étaient fermées.

On cherchait les trois prisonniers.

Mais lorsque les motocyclettes apparurent, les

gardes se rangèrent et s'éloignèrent pour les laisser passer.

– Londres... nous sommes sauvés... dans quelques minutes nous serons chez Boetring.

Von Tracht et Bouritz étaient fous de joie.

– IXE-13 de malheur... c'est ta faute si tu nous as fait endurer tout ça, eh bien, tu vas perdre, nous allons te tuer, te tuer ah, ah, la vengeance des Nazis.

II

Trois jours après l'évasion de Von Tracht, Bouritz et Votmer, on appela le Colonel au camp de concentration.

Walters se présenta donc au bureau du gouverneur..

– Quelque chose de spécial ?... vous m'avez fait demander ?...

– Oui, asseyez-vous, Colonel.

Walters prit place dans un large fauteuil :

Je vous écoute. Je suppose que vous allez encore m'apprendre quelques évasions...

– Hélas !

– Comment se fait-il que les prisonniers se sauvent si facilement ?

– Colonel, ça faisait trois mois...

– Ce n'est pas une raison...

Le gouverneur lui conta ce qui s'était passé.

– Et vos hommes s'y sont laissé prendre. Ils n'ont vu que du feu...

– Comment pouvions-nous nous douter... ils étaient réellement malades...

– Et qui sont ces prisonniers ?...

– Un dénommé Carl Votmer, le Commandant Von Tracht et le Capitaine Bouritz.

Walters bondit :

– Qu'est-ce que vous dites ?...

– Von Tracht et Bouritz...

Il se souvenait bien des paroles de Sir Arthur, qui avait dit en parlant d'IXE-13 :

– C'est votre meilleur homme... c'est lui qui a réussi à mettre la main au collet de Von Tracht et Bouritz, deux des principaux criminels de guerre...

Le Colonel rageait.

Il ne pouvait se mettre dans la tête que des prisonniers puissent s'évader aussi facilement d'un camp de concentration.

– Et ce n'est pas tout, colonel.

– Hein ?...

– Nous vous avons fait demander à cause des certaines paroles que les deux hommes ont prononcées.

– Ah !

– Savez-vous pourquoi ils se sont sauvés ?...

– Pour recouvrer leur liberté, naturellement.

– Non.

– Comment ça ?

– Ils veulent se venger.

– Se venger de qui ?

– Ils veulent se venger d'un type, nous ne savons trop qui, mais ils ont décidé de le tuer. C'est un type qui les a fait enfermer.

Aussitôt, Bob Walters pensa à IXE-13.

– C'est lui.

Le Colonel se leva :

– Je vous remercie, Colonel. Ai-je bien fait de vous prévenir ?

– Naturellement, et un avertissement, monsieur le gouverneur.

– Quoi ?

– S’il y a encore une évasion ici d’ici quelque temps, je devrai demander aux autorités de vous destituer de votre poste.

Le gouverneur ferma les yeux et ne répondit pas.

– Au revoir.

Le gouverneur salua militairement et lorsque Walters fut parti, il tomba dans un fauteuil.

*

Walters réfléchit profondément.

– Il veulent faire un mauvais parti à IXE-13... ils veulent aller à lui.

Mais IXE-13 était en Canada.

Maintenant, il s’agissait pour Walters d’entrer en communication avec IXE-13.

La meilleure manière était d'envoyer un message au Colonel Boiron, un des chefs du service secret.

Il prépara donc une missive en code.

Une fois mise en langage ordinaire, elle voulait dire :

« Envoyez IXE-13 ici. Commandant Von Tracht et Bouritz en liberté. Avons besoin de votre as espion. »

« Col. Walters. »

*

IXE-13 et Marius attendaient maintenant leur prochaine mission.

Comme le Colonel Boiron le leur avait laissé entendre, ils retourneraient en Chine.

IXE-13 profita de son passage à Ottawa pour retrouver Josette.

La petite Canadienne aimait follement notre héros.

IXE-13, qui au début reculait un peu devant elle, commençait réellement à éprouver de l'affection.

– Jean... je suis tellement heureuse... et toi ?...

– Moi aussi, ma petite Josette..

Et pour une des rares fois, il enlaça Josette et l'embrassa avec toute la ferveur d'un véritable amoureux

– Josette !

– Jean !... je t'aime...

La jeune fille ne cachait plus ses sentiments d'ailleurs, c'était bien inutile.

– Jean... dis-moi, tu m'aimes... je veux savoir... dis-moi si un jour, tu oublieras l'autre...

– Je le crois, Josette je le crois réellement.. donne-moi quelques jours, quelque temps, si je t'aime réellement, nous nous épouserons.

Josette ne pouvait croire à un tel bonheur.

De la manière dont IXE-13 l'avait embrassée,

elle était certaine ne pas lui être indifférente.

Ce même jour, Marius et IXE-13 se présentèrent au bureau du Colonel Boiron.

Il allait leur donner des détails sur leur départ au pays des Jaunes.

– Je veux voir le Colonel...

Il sonna dans le bureau de son chef.

– Le Lieutenant Jean Thibault désire vous voir...

– Faites-le entrer...

IXE-13 et Marius passèrent dans le bureau du Colonel.

– Je vous attendais avec impatience, dit le chef...

– Nous aussi, peuchère. Ça tombe bien. Quand partons-nous ?

– Voyons, Marius, dit IXE-13, donne une chance au colonel, nous venons à peine d'entrer dans son bureau.

Boiron sourit :

– Oh vous savez, je puis vous le dire. Vous partez dès aujourd’hui...

– Bonne mère !

– Pour la Chine ?

– Non.

IXE-13 et Marius se regardèrent fort surpris. Ils étaient pourtant certains qu’ils devaient aller là.

– Pour où ?

– Pour l’Angleterre...

– Hein ?...

– Bonne mère, il y a longtemps que nous ne sommes pas allés là... est-ce qu’une nouvelle guerre vient d’éclater ?...

– Non... Connaissez-vous un dénommé Von Tracht ?

Marius poussa le Canadien du coude :

– Peuchère... si nous le connaissons... allez le voir, derrière les barreaux de sa cellule, il vous parlera de nous...

– Et Bouritz ?... Ça vous dit quelque chose ?...

IXE-13 répondit ;

– Von Tracht et Bouritz furent, durant la guerre, mes ennemis jurés. Plusieurs fois, ils ont failli me capturer... me tuer mais enfin j'ai triomphé d'eux et maintenant ils attendent leur procès comme criminels de guerre...

– Non !

– Comment non ? Peuchère c'est nous qui les avons arrêtés.

Pour toute réponse, le Colonel prit le message de Walters.

– Tenez, lisez !

IXE-13 poussa une exclamation.

Marius se rapprocha :

– Qu'est-ce qu'il y a, patron ?...

– Ils se sont évadés...

– Hein ?...

Marius aurait reçu un coup de poing en pleine figure, il n'aurait pas fait une telle grimace.

– Peuchère de bonne mère de coquin de sort !

– Le Colonel Walters vous fait demander immédiatement. Ça m’a l’air que vous pouvez grandement aider à leur capture.

– Nous les connaissons tellement.

Le Colonel prit une enveloppe.

– Voici vos instructions. Vous avez là une adresse où vous devrez rencontrer le Colonel. Vous partez dans une heure. Allez préparer vos bagages.

– Bien, Colonel.

IXE-13 et Marius saluèrent et sortirent.

Ils allèrent préparer leurs bagages.

Une heure plus tard, ils se rendaient au champ d’aviation et demandaient à voir le Lieutenant Johnson.

On alla chercher un officier.

– Lieutenant Johnson ?

– Oui.

– Je suis Jean Thibault.

– Ah bon, c'est vous l'homme qui devez partir pour l'Angleterre ?...

– Oui.

– Parfait, suivez-moi.

Il les emmena à un avion.

Le Lieutenant leur présenta le pilote.

Cinq minutes plus tard, IXE-13 et Marius montaient dans l'appareil.

IXE-13 fit un dernier geste de la main.

Il disait bonjour au Canada.

III

Von Tracht fit signe à ses deux amis :

– Arrêtons ici...

– Et les bicyclettes ?...

– Laissons-les là et sautons dans un tramway...

c'est trop dangereux... surtout quand on les aura rapportées comme volées...

– Mein Gott, maintenant que nous sommes rendus ici, il ne faudrait pas nous faire prendre.

Von Tracht déclara :

– Dans quelques minutes, nous serons chez mon ami Boetring et là, nous n'aurons plus rien à craindre...

Nos amis avaient abandonné leur motocyclette tout près d'une vieille boutique.

Ils s'éloignaient en causant comme des hommes à la conscience tranquille.

– Commandant ?

– Oui, Bouritz ?...

– Votre ami, Boetring, il n'est pas inquiété par les autorités ?

– Non...

– Pourtant son nom...

– Imbécile... tu sais bien qu'il l'a changé. Il s'appelle Paul Mortimer.

– Ah !

Ils montèrent dans un bus.

Von Tracht fit signe à ses deux amis de se taire.

Il ne voulait pas prendre de chance.

Ils parlaient l'anglais tous les trois, mais leur accent pouvait fort bien les trahir.

– Tiens, c'est ici que nous descendons...

Von Tracht conduisit ses amis vers un joli cottage.

– C'est ici ?...

– Oui.

Le Commandant sonna.

Une femme dans la cinquantaine vint ouvrir.

– Vous désirez ?...

– Monsieur Mortimer est-il ici ?

– Non... laissez-nous tranquilles.

Elle vint pour refermer la porte.

Heureusement, Votmer avait glissé son pied.

– Une minute, la belle dame, laissez-nous entrer...

– Oh ! de quel droit... ?

– Nous sommes des amis de monsieur Mortimer.

– Mais puisque je vous dis qu'il n'est pas là... il n'a pas d'affaire à l'armée...

– Il faut absolument que nous le voyions, il s'agit d'une question de vie ou de mort...

La femme les regarda curieusement.

Elle venait de s'apercevoir qu'ils avaient un accent.

– Donnez-moi vos noms... je verrai...

– Attendez, fit Von Tracht. Pouvez-vous m’apporter une feuille de papier et un crayon ?

– Certainement.

La femme referma la porte et disparut à l’intérieur.

Elle revint quelques secondes plus tard.

– Voilà.

Le Commandant écrivit deux lignes.

« Un vieil ami a besoin de vos services.

« Allez-vous le recevoir ?

« Commandant VON TRACHT. »

Il remit la feuille à la femme.

– Allez porter ça à monsieur Mortimer.

– Mais...

– Nous allons attendre son retour, au dehors...

Les trois Nazis demeurèrent près de la maison.

Von Tracht avait deviné juste.

Mortimer était bien dans la maison :

– Qu'est-ce que c'est, Maria ?...

– Trois types de l'armée... ils veulent vous voir absolument...

– Tu as dit que j'étais sorti ?

– Oui.

– Tu as bien fait.

La vieille reprit :

– Une minute. L'un d'eux m'a demandé un papier et un crayon et a laissé un mot pour vous.

– Donne.

Elle lui tendit la feuille.

– Tenez.

– Merci.

Mortimer la prit, la lut et poussa une exclamation :

– Von Tracht... ça, par exemple... mais oui... l'évasion.. j'ai lu ça dans les journaux... ce doit être lui... trois prisonniers évadés.

Il se tourna vers sa servante.

– Maria ?

– Oui, monsieur.

– Sont-ils partis ?...

– Non, ils ont dit qu'ils resteraient près de la maison pour attendre votre retour...

– Tant mieux. Allez les chercher immédiatement, je vais les recevoir...

– Bien, monsieur.

La femme retourna à la porte.

Von Tracht et ses deux compagnons n'étaient pas loin.

Lorsque le commandant vit s'ouvrir la porte, il se précipita :

– Monsieur Mortimer vient d'arriver, fit la femme.

– Vous lui avez remis mon billet ?...

– Oui, et il fait dire d'entrer. Il va vous recevoir.

– Merci.

Von Tracht fit signe à ses deux comparses.

– Venez !

Ils entrèrent dans la maison, et Maria les conduisit dans la pièce où Mortimer les attendait avec impatience.

Il reconnut aussitôt le Commandant.

– Von Tracht !

– Boetring !

L'autre l'arrêta :

– Ne prononce jamais ce nom-là ici. Tu sais fort bien que Boetring est mort depuis déjà deux ans...

– Mort... dans le cœur ?...

Mortimer sourit :

– Mais non, tu le sais fort bien... Autrement, je ne vous aurais jamais reçus.

Boetring leur fit conter leur évasion.

– C'est du beau travail. Vous avez eu une idée géniale, Capitaine Bouritz !

– Oh, moi, c'est toujours comme ça.

– Vous êtes modeste.

– C’est ma plus grande qualité.

Von Tracht enchaîna :

– Il est comme moi. En Allemagne, on ne s’en est pas vanté, mais nous étions parmi les têtes dirigeantes. Même Hitler ne faisait rien sans nous consulter.

– Ah, oui... ?

Il se tourna vers Carl Votmer.

– Et vous ?... qu’est-ce que vous avez fait ?...

Votmer haussa les épaules :

– Pas grand-chose... c’est moi qui leur ai donné les remèdes... c’est moi qui les ai fait transporter à l’infirmierie... c’est moi qui leur ai remis les gilets de médecin et c’est encore moi qui les ai emmenés à l’ambulance...

Von Tracht toussa, puis :

– Enfin... il nous a aidés un peu... et nous avons pensé l’emmener avec nous.

– Vous avez bien fait. Maintenant, qu’attendez-vous de moi ?...

– Tu t’occupes toujours de chirurgie

plastique ?...

– Oui, plus que jamais...

– Eh bien, je voudrais que tu nous changes, Bouritz et moi... au point de nous mettre méconnaissable...

Bouritz demanda :

– Est-ce possible ?

Von Tracht répliqua violemment :

– Si je le demande c'est parce que c'est possible ! Imbécile !

– Oui, commandant.

– Tu ne réfléchis jamais avant de parler.

– Oui, commandant.

– Fais comme moi... pense un peu... essaie d'avoir un peu plus de tête sur les épaules...

– Bien... euh... attendez, vous n'êtes plus mon commandant, fit Bouritz, y pensant tout à coup.

– Veux-tu dire que ?...

– Je n'ai plus d'ordres à recevoir de vous...

Von Tracht fronça les sourcils :

– Ah c’est comme ça... eh bien, tu vas t’arranger seul. N’oublie pas que Boetring est mon ami... Va-t-en...

Bouritz se mit à rire... jaune.

– Je dis ça pour plaisanter, commandant...

– Mein Gott, je n’endurerai pas longtemps des plaisanteries de ce genre. Tu entends ?

– Oui, commandant.

– Tais-toi !

Il se tourna vers Boetring !

– Est-ce possible ce que je demande là ?...

– Je puis vous rendre tout à fait méconnaissables... mais il y a une chose, c’est que je vais être obligé de vous embellir.

– Nous ne nous plaindrons pas...

– Ordinairement, nous essayons de rendre les sujets plus laids... ils sont moins reconnaissables... mais avec vous deux, c’est impossible.

Von Tracht et Bouritz ne comprirent pas exactement ce que Boetring avait voulu dire... du

moins, ils firent mine de ne pas comprendre.

Boetring se tourna vers Votmer :

– Et vous... vous voulez que je vous change aussi ?...

Votmer hésita :

– Voyez-vous... je voudrais retourner en Allemagne... j'ai une fiancée... et..

– N'y pensez pas, on vous rattrapera avant que vous arriviez là-bas...

– Vous pensez ?...

– Oui... il vaut mieux oublier cette fiancée...

– Je ne pourrai jamais l'oublier...

– Bah, on dit ça... En tout cas, pensez à votre affaire, vous me le laisserez savoir...

Von Tracht demanda :

– Combien ça peut-il prendre de temps avant que nous puissions sortir ?...

– Une semaine.

– Alors il faut commencer dès aujourd'hui... car, par après, nous avons un petit travail à

accomplir...

– Ah ! Puis-je vous demander... ?

Von Tracht mit la main sur ses lèvres.

– Secret professionnel... nous ne pouvons rien dire.

– À votre aise...

– Chose certaine, c'est qu'une fois partis d'ici, vous n'entendrez plus parler de nous.

Boetring se leva :

– Si vous voulez me suivre, je vais vous montrer mon laboratoire dans la cave...

Ils descendirent.

Boetring était fort bien installé.

Il avait là de multiples appareils.

– Par qui vais-je commencer ?...

Von Tracht s'avança :

– Par moi... et si possible... ne me vieillissez pas...

Le reste de la journée se passa en examens de toutes sortes.

Le soir, Von Tracht prit Boetring à part...

– J’aurais une petite faveur à vous demander...

– Laquelle ?...

– Je crois qu’il serait préférable que nous nous débarrassions de ce Carl Votmer...

– Mais... mais c’est lui qui vous a sauvés.

– Je sais... d’un autre côté, il voudra partir sans se changer la figure, et peut-être nous dénoncera-t-il une fois arrêté... vous aussi...

– Vous avez raison, commandant...

– Est-ce qu’on pourrait disposer de son corps... le cacher quelque part ?...

– Je puis l’enterrer dans la cour... la terre est facile à creuser...

Von Tracht appela Bouritz.

– C’est toi qui vas le tuer. Va le voir dans sa chambre et surtout, ne manque pas ton coup.

Bouritz soupira :

– Mein Gott, ça fait tout de même quelque chose...

– Comment, tu commences à faiblir ?...

– Non, non, commandant... mais Votmer était devenu mon ami...

– Si tu aimes mieux te faire arrêter de nouveau... à ton aise...

– J’y vais commandant...

Von Tracht et Boetring sortirent dans la cour avec chacun une pelle.

Bouritz alla trouver Votmer, dans la chambre.

– Tu as pris une décision au sujet de ta figure... ?

– Je ne puis me résigner...

– Il faudrait pourtant... autrement... tu vas retourner au camp...

Votmer pencha la tête :

– Sais-tu, Bouritz... que je regrette presque... nous n’étions pas si mal traités, là-bas.

– Bah, tu seras mieux avec nous... tu verras...

Il jeta un coup d’œil par la fenêtre...

– Tiens, regarde... là, dehors, le commandant

te prépare une belle surprise...

– Ah !

Votmer se leva.

– Qu'est-ce qu'ils font là ? ils creusent ?

– Oui. Ton tombeau.

En disant le mot tombeau Bouritz lui asséna un violent coup sur la tête.

Votmer tomba.

Bouritz alla ouvrir la fenêtre.

– Quand ce sera assez creux, dites-le moi... le client est prêt...

– Entendu.

Cinq minutes plus tard, Von Tracht appelait :

– Descends-le...

Bouritz lui asséna un autre coup de crosse de revolver puis il le prit sur son épaule.

– En route, mon garçon... viens prendre ton dernier repas... un repas de terre...

Il alla le déposer dans la fosse.

– Mais il respire encore...

– Une fois la terre par dessus lui, il ne respirera plus longtemps...

Ils recouvrirent le corps de Votmer.

Von Tratch venait de récompenser l'homme qui l'avait aidé à se sauver du camp.

C'était là la reconnaissance du Nazi.

*

Marius et IXE-13 montèrent sur le perron et le Canadien tira la sonnette.

Un carillon résonna à l'intérieur.

Un jeune homme vint ouvrir :

– Je voudrais voir, monsieur Claudy Smith...

C'était le nom qu'il devait demander.

– Entrez, messieurs...

L'homme les fit passer dans un bureau et se retira aussitôt. Quelques secondes plus tard, le Colonel Bob Walters parut.

– Bonjour mes amis...

IXE-13 le regarda avec surprise.

Marius lui avait dit qu'il était jeune, mais pas à ce point-là.

– Je suppose que vous êtes le fameux IXE-13 ? demanda-t-il en serrant la main de l'as des espions...

– Oui.

– Je suis chef des espions depuis quelque temps déjà et je n'avais pas encore eu le plaisir de rencontrer mon meilleur homme...

IXE-13 le prévint aussitôt :

– Colonel, Sir Arthur savait que je déteste les compliments...

– Et moi je déteste en faire... alors on va bien s'entendre.

Le Colonel alla s'asseoir dans un fauteuil :

Marius et IXE-13 s'assirent.

– Alors, vous avez appris la nouvelle ?...

– Oui, le Commandant Von Tracht et le Capitaine Bouritz se sont évadés...

– Justement.

Walters passa des cigarettes, puis demanda :

– Vous avez souvent combattu contre ces deux hommes...

– Oui.

– Et je crois qu'ils vous en veulent à mort, n'est-ce pas ?

– C'est bien possible, peuchère... après toutes les humiliations que nous leur avons fait subir...

– Savez-vous pourquoi Von Tracht et Bouritz se sont enfuis ?

– Non.

– Pour se venger de vous, IXE-13... il n'y a pas d'autres raisons... ils n'aspirent pas à la liberté. Ils veulent se venger... c'est tout.

– Vous savez où ils sont dans le moment ?... Je veux dire... vous avez une idée ?...

– Par la moindre... et il faut les reprendre... alors, j'ai pensé à quelque chose, IXE-13...

– Quoi ?...

Le Colonel Bob semblait mal à l'aise.

– Vous m'avez dit tout à l'heure que vous étiez modeste... ça va probablement vous blesser.

– Dites tout de même...

– Je voulais vous préparer une réception... une réception comme on en fait aux grands héros de la guerre...

– Ça, c'est une bonne idée, Colonel Bob. Bonne mère, le patron mérite d'être fêté...

IXE-13 était devenu tout rouge.

– Mais c'est insensé, voyons...

– Pas du tout... vous ne voyez pas venir le plan d'ici... Bouritz et Von Tracht vous recherchent. Ils veulent vous assassiner...

– Oui, oui...

– Alors, nous irons au devant des coups... Vous pouvez reconnaître les deux Nazis... ?

– Même s'ils sont maquillés...

– Bon, dans ce cas, vous n'avez aucun risque à courir. Je vais avertir des journalistes... nous annoncerons votre arrivée en Angleterre, puis

vous descendrez dans un grand hôtel, tous les deux... vous verrez si Von Tracht et Bouritz ne tombent pas dans le panneau...

– Ça devrait...

– Alors, que pensez-vous de mon idée ?...

IXE-13 hésita puis :

– Même si je n'aime pas bien ça... je crois que c'est encore ce qu'il y a de mieux ?

Bouritz et Von Tracht tomberont-ils dans le panneau ?

IV

– Commandant ?...

– Oui.

– C'est fini... nous allons enlever tous vos bandages...

– Et moi ? demanda Bouritz...

– Vous ?... Ça va prendre encore une journée, répondit Boetring...

Le Nazi commença à défaire les bandelettes blanches qui entouraient la tête de Von Tracht.

Lorsqu'il eut terminé, Bouritz poussa une exclamation :

– Ça par exemple... c'est incroyable...

Von Tracht se précipita vers un miroir...

– C'est moi, moi, ça, ce jeune homme dans la trentaine, c'est impossible.

– Pourtant, c'est bien vous, commandant...

Von Tracht aurait sauté de joie :

– Je suis sauvé... jamais, il ne pourra me reconnaître... Bouritz, l'heure de la vengeance est proche...

Le commandant était complètement changé.

Jamais un homme ne pourrait le reconnaître, c'était impossible.

– J'ai hâte de voir, fit Bouritz...

– Demain...

Von Tracht décida de sortir sur la rue, pour prendre un peu d'air frais.

– Ça fait près d'une semaine que je n'ai pas vu le jour...

Il était fier de lui... orgueilleux de sa personne.

Von Tracht était maintenant un très bel homme et plus d'une femme se retournait pour le regarder.

Il alla prendre une liqueur dans un restaurant, puis acheta un journal.

Il le feuilleta rapidement.

En deuxième page, ses yeux se posèrent sur une photographie, et il poussa un exclamation.

– Mais... c'est... c'est lui... c'est IXE-13...

Il lut l'en-tête

« Arrivée en Angleterre d'un héros de la guerre. »

Rapidement, Von Tracht revint à la maison de Boetring.

– Vous n'avez pas vu ça, vous autres... viens ici Bouritz...

Il lui montra le journal :

– Tu reconnais ce type ?...

– Mein Gott !

Le gros Nazi poussa cinq ou six jurons en allemand.

Bouritz... nous sommes les gens les plus chanceux au monde. Nous n'aurons pas besoin de courir après lui durant des jours et des jours...

Si monsieur Boetring veut m'enlever ces bandages, ce ne sera pas long.

– Nous allons pouvoir nous venger...

Von Tracht se mit à lire le journal :

– Ils ont même donné le nom de l'hôtel où il est descendu... C'est le plus beau jour de ma vie...

Bouritz fronça les sourcils :

– Commandant ?

– Quoi ?

– Vous ne pensez pas que ça pourrait être un piège ?...

– Comment ça ?...

Les Alliés savent bien que nous tenterons de nous venger d'IXE-13. Ils ont peut-être fait ça pour nous attirer dans un guêpier.

– Et puis après ?...

– Si on se fait prendre...

– Aucun danger, voyons... qui pourrait nous connaître... le piège va se retourner contre eux.

– Vous avez raison. Commandant, vous êtes

un génie...

– Je n'ai pas de mérite... c'est tout naturel... je suis né génie, et je resterai génie jusqu'à ma mort...

*

– C'est à votre tour, Capitaine... nous allons faire la dernière opération...

Le chimiste commença à enlever les bandages sur la tête de Bouritz.

Le Capitaine était tout à fait méconnaissable, tout comme son commandant.

Il était encore gros, mais ce n'était pas du tout la même figure.

Lui aussi avait embelli... ça ne pouvait se faire autrement.

Il sauta de joie, battit des mains et embrassa Von Tracht...

– Je suis méconnaissable... méconnaissable...

Le Commandant tenta de le calmer.

– Allons Bouritz... ne crie pas tant, tu vas attirer l'attention des voisins...

– Oui... monsieur...

– Comment monsieur ?...

– Je ne puis plus vous appeler Commandant, Mein Gott, vous ne ressemblez plus du tout à Von Tracht.

Le Commandant se mit à rire, puis, se tournant vers Boetring :

– Maintenant, il nous faudrait des papiers d'identité...

– J'ai déjà pensé à ça...

– Vrai ?...

– Tenez, voici vos papiers, votre photo dans le coin.

– Hein ?

– Je savais d'avance quelle sorte de figure vous feriez, j'ai tout préparé.

Il leur remit leurs papiers.

– Je m'appelle Joseph-John Alexander, fit Bouritz !

– Et moi, William McCurry... hum... des beaux noms...

– Vous êtes tous les deux de descendance égyptienne, c'est ce qui explique votre petit accent.

– Vous avez pensé à tout...

Von Tracht ordonna :

– Bouritz, nous allons nous installer à l'hôtel dès ce soir... dire que nous pourrons parler avec IXE-13, sans qu'il nous reconnaisse... sans qu'il se doute de rien... je crois réellement que je vais devenir fou de joie...

– La joie... ça ferait changement, fit Bouritz.

– Quoi ?... Veux-tu dire que j'étais fou auparavant, mais pas de joie ?...

– Non, commandant... je n'ai rien voulu dire... rien... rien, Mein Gott... dire que nous allons nous venger d'IXE-13 !

IXE-13 était arrêté par tous et chacun.

Cependant, Marius, lui, était dans l'ombre.

Il avait refusé de se faire photographier aux côtés du patron et il passait pour un simple client de l'hôtel.

À tout instant, un journaliste venait interroger IXE-13 :

– Quel fut le plus beau jour de votre vie ?...
Avez-vous vu la mort de près à plusieurs reprises ?

Et diverses autres questions, toutes semblables.

IXE-13 s'efforçait de répondre de son mieux.

Tous les journaux parlaient de lui.

Il avait fait mine de rencontrer Marius à l'hôtel et s'en était fait un ami.

Aussi, les deux hommes mangeaient souvent ensemble et on les voyait causer longuement.

Ce midi-là, après le repas, IXE-13 et Marius allèrent s'asseoir dans le lobby, se détendre un peu dans les fauteuils moelleux.

Ils virent un grand jeune homme blond s'approcher d'eux.

– Vous êtes le Lieutenant Jean Thibault ? demanda-t-il en un mauvais anglais...

– Oui.

– Permettez-moi de vous serrer la main... ça me fait réellement plaisir...

– Vous êtes monsieur ?

– William McCurry, d'Égypte.

– Ah tiens, vous restez en Égypte ?

– Oui... ma mère était égyptienne et mon père, américain...

– Vous ne parlez pas trop mal l'anglais...

– Oh, je commence seulement... mais je m'en tire assez bien. Est-ce que vous avez visité notre pays durant la guerre ?...

– Oui... à deux ou trois reprises, je crois.

– Des missions dangereuses ?...

IXE-13 se mit à rire :

– Ce serait difficile à dire, monsieur... je ne puis me souvenir de toutes ces missions...

– Je vous comprends... Vous savez que vous êtes bien connu là-bas...

– Vrai ?...

– Mais la plupart des gens avaient dans l'idée que vous n'existiez pas...

McCurry reprit au bout de quelques secondes.

– Je lisais dans une revue tout à l'heure, que vous aviez eu des démêlés avec un certain commandant Von Tracht...

– En effet...

– Est-ce le même commandant qui s'est évadé dernièrement d'un camp de concentration... ?

– Oui, c'est bien le même...

– On ne l'a pas repris ?...

– Je ne suis pas inquiet, il ne pourra aller bien loin.

– Je veux vous inviter à ma chambre, ce soir...
je veux vous recevoir... vous n'allez pas me
refuser ça...

– Je ne sais pas...

– Venez donc, ça vous reposera des éternels
journalistes... J'ai un de mes amis qui est venu
d'Égypte comme moi... un nommé Alexander...

– Américain ?...

– Comme moi... mi-américain, mi-égyptien. Je
suis certain qu'il serait fort heureux de vous
voir...

– C'est que j'avais promis à mon ami ici
présent de l'accompagner...

– Mais voyons... emmenez-le avec vous...
emmenez-le...

– Vous êtes bien aimable..

– J'habite la chambre 412...

– C'est près de la mienne, moi j'ai la 434...
nous sommes sur le même plancher.

– Alors, je vous attends pour huit heures...

– Nous y serons...

Von Tracht, alias McCurry, monta à sa chambre.

Il alla retrouver Bouritz !

– C'est incroyable, John... je lui ai parlé... je l'ai invité, il va venir à notre chambre...

– Ah, ah... nous allons bien nous amuser...

Bouritz eut une idée :

– Pourquoi qu'on ne l'empoisonne pas ?...

– Ne fais pas l'imbécile... tu as essayé ta clef de la chambre ?...

– Oui... elle ne fait pas... mais j'ai pris l'empreinte de la serrure... je vais avoir la clef avant cinq heures..

– Moi, je vais sortir acheter de la boisson... nous allons les faire boire, tous les deux...

– Marius vient aussi ?

– Oui. Nous nous occuperons de lui plus tard...

– Je m'en chargerai en temps et lieu...

– Lorsque IXE-13 aura bien bu... il ne tardera pas à s'endormir... ensuite... un petit coup de

poignard dans le dos... et ce sera fini..

– Qui va le frapper ?..

– Moi.

– Non, moi...

– C'est moi qui suis le commandant...

– Nous irons tout les deux...

– Il faut que l'un de nous reste ici...

– Mein Gott... je donnerais un million pour
pouvoir donner le coup moi-même...

– Donne-le moi, et je te laisse frapper...

Bouritz haussa les épaules :

– Vous savez fort bien que je ne l'ai pas...
commandant.

– Imbécile. Je te défends de m'appeler
commandant.

– Oui, commandant.

– Ne dis plus ça...

– Oui com...

– Tourne toujours ta langue sept fois avant de
parler...

– Oui com...

– Je n'ai jamais rencontré un idiot comme toi... il n'en existe pas... tu auras beau changé, tu resteras toujours le même Bouritz...

– Oui.

– C'est comme moi. Je serai toujours intelligent...

– Oui.

– Réellement, John... ne te rends-tu pas compte que je suis plus intelligent que toi... ?

– Plus... monsieur...

– À première vue, on voit tout de suite que je ne suis pas imbécile comme toi...

– Plus monsieur...

– Hein ?

– Je veux dire plus fin, monsieur McCurry, vous êtes un génie, jamais la terre n'a porté un homme comme vous...

– Là, tu dis quelque chose...

– Si nous vous avons eu à la tête de notre

pays... nous aurions gagné la guerre...

– C'est une chose assurée... mais on n'a pas reconnu mes modestes talents... j'étais trop humble. J'aurais dû me faire reconnaître...

– Trop humble, c'est le mot.

Von Tracht se leva :

– Je cours acheter la boisson... et toi, n'oublie pas la clef...

– Ne craignez rien...

*

Marius et IXE-13 se trouvaient dans la grande chambre du Canadien.

– Patron, pour moi, on va s'ennuyer ce soir...

– Pourquoi dis-tu ça ?...

– Parce qu'il me fatigue, lui et son petit accent égyptien...

– Bah, ça m'a l'air d'être un bon diable... et puis, nous ne pouvons refuser cette invitation.

– Vous avez raison... ça aurait l'air drôle...

Tout à coup, Marius s'arrêta de parler.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– On dirait un ronflement...

IXE-13 sourit :

– Je l'ai... c'est le type de la chambre d'à côté... il est encore tout jeune et toujours saoul... il a ronflé aussi fort que ça, toute la nuit... J'ai eu de la difficulté à fermer l'œil... il ronflait comme un engin...

– Peuchère, je vous comprends...

IXE-13 ne put rester deux secondes tranquille.

D'autres journalistes le faisaient demander.

– Avoir su que ça aurait été comme ça, j'aurais refusé net la proposition de Walters...

Ils descendirent et durant tout le reste de l'après-midi, ce furent des questions et des réponses des plus diverses.

Après le souper, IXE-13 et Marius montèrent à leur chambre.

Ils se changèrent de vêtements et se rejoignirent dans le lobby de l'hôtel à huit heures moins quart.

– Alors, on y va ?...

– Il faut bien.

Ils montèrent à la chambre des deux Égyptiens.

Marius et IXE-13 furent fort surpris de la manière dont ils furent reçus.

Bouritz et Von Tracht étaient des causeurs amusants et connaissaient des histoires en quantité.

Ils eurent le tact de ne pas ennuyer IXE-13 en lui posant des questions sur ses missions.

Nos amis se mirent à boire et on veilla jusqu'à une heure du matin.

Personne n'était chaud... mais tout le monde était gai.

Enfin, IXE-13 se leva :

– Il nous faut partir... demain, nous avons une réception...

– Au ciel je suppose, fit Von Tracht en ricanant.

– Non ce doit être en enfer... c'est avec des députés et des ministres...

Tous rirent.

– Bonsoir mes amis... ça nous a fait plaisir...

– Peuchère, nous reviendrons vous voir...

– C'est ça, vous reviendrez, tant que vous voudrez, ça nous fera plaisir.

Marius laissa le patron devant la porte de sa chambre.

IXE-13 s'endormait.

Cette boisson l'avait appesanti.

Il ouvrit sa porte qu'il ne fermait jamais à clef et resta là, surpris, sans bouger.

Il y avait un homme de couché sur son lit.

Un homme qui ronflait comme un bœuf...

– Ça par exemple... cet imbécile s'est trompé de chambre...

En furie, IXE-13 essaya de le réveiller, mais

c'était inutile.

L'homme était saoul mort.

IXE-13 descendit au lobby.

– Quelle sorte d'idiot couche à la chambre 432... ? il est saoul et s'est trompé de porte. Il s'est jeté sur mon lit, tout habillé et impossible à réveiller...

Le commis était tout émotionné.

– Oh, dire que ça vous arrive à vous... un héros de la guerre... nous allons le sortir de votre chambre...

– Non... laissez-le dormir... et donnez-moi une autre chambre... je ne suis pas pour coucher dans ce lit qu'il a tout sali.

– Nous changerons les draps.

– Non, je suis fatigué et je veux dormir tout de suite..

– Ce ne sera pas long.

– Donnez-moi une autre chambre...

– Elle ne sera pas aussi belle...

– Ça n’a pas d’importance...

L’homme vérifia le registre...

– Prenez la chambre 256 au deuxième... c’est la plus belle qu’il nous reste.

– Merci.

IXE-13 prit la clef et alla se coucher.

*

– Commandant ?...

– Oui.

– Combien ça fait de temps qu’ils sont partis ?...

– Une heure...

– Il doit dormir...

Bouritz se dirigea vers la porte :

– Je vais aller jeter un coup d’œil...

– Non...

– Il faut toujours bien savoir s’il dort ou non...

je promets de ne pas entrer...

– Fais vite...

Bouritz ne resta que quinze secondes absent.

– Je n’ai pas eu besoin d’aller loin...

– Comment ça ?...

– On l’entend ronfler dans le corridor...

– Tant mieux...

Le Commandant Von Tracht sortit un petit poignard du tiroir de son bureau.

– Cette fois, c’est la fin pour IXE-13 !

Il demanda la clef à Bouritz et sortit de la chambre.

Il se dirigea vers celle d’IXE-13.

Lentement, il introduisit la clef dans la serrure et tourna.

Mais comme la porte n’était pas fermée à clef, au lieu de l’ouvrir, Von Tracht ferma la serrure.

– Voyons... cette clef ne marche pas...

Il tourna à nouveau.

– Cette fois je l’ai...

Il ouvrit la porte, lentement, lentement.

Il jeta un coup d'œil dans le corridor... il n'y avait personne.

Von Tracht entra dans la chambre :

– Il dort... il n'a même pas pris la peine de se déshabiller...

Le dormeur était couché sur le ventre, la tête enfouie dans les oreillers.

– Adieu, IXE-13, murmura le Nazi.

Il leva son poignard et frappa, dans le dos... une, deux, trois... quatre fois...

– Cette fois s'il n'est pas mort... il ne le sera jamais...

Mais Von Tracht n'était pas satisfait.

Il continua de frapper jusqu'à ce que le dos de son ennemi juré fut transpercé un peu partout.

– Je me venge... je suis content...

Enfin, il décida revenir à sa chambre.

Il ferma la porte derrière lui, tourna la clef dans la serrure et retourna auprès de son

compagnon.

– Bouritz... c'est fini...

– Il est mort ?...

– Oui.

– Vous en êtes bien sûr...

– Je l'ai frappé au moins vingt-cinq fois, dans le dos... c'est le plus beau jour de ma vie.

Nos deux amis décidèrent de boire pour fêter leur vengeance. Lorsqu'ils se couchèrent à quatre heures du matin, ils étaient saouls tous les deux.

V

IXE-13 dormait encore paisiblement lorsqu'il entendit frapper à la porte.

– Ouvrez !

– Qui est là ?...

– Police !

– Hein ?

IXE-13 sauta en bas du lit et alla ouvrir la porte de sa chambre.

– La police ?... Qu'est-ce qui se passe ?...

– Vous allez le savoir... Vous êtes bien le Lieutenant Jean Thibault ?...

– Oui.

– Suivez-nous au poste...

– Mais voyons... c'est ridicule... Qu'est-ce que j'ai fait...

– Suivez-nous au poste. Nous avons l’ordre de vous emmener.

– Ça, par exemple.

– Vite, habillez-vous !

IXE-13 se demandait ce qu’il lui arrivait.

Il s’habilla en vitesse et accompagna les deux policiers au poste de police voisin.

Un sergent se mit à l’interroger.

– Monsieur Thibault, vous habitez la chambre 434, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Hier soir, pourquoi n’avez-vous pas couché là ?

– Parce qu’il y avait quelqu’un dans mon lit.

– Et vous ne vous êtes pas aperçu que cet homme était mort ?

– Mort ? Pas du tout, il ronflait, je l’ai bien entendu. Il ronflait.

– C’est curieux, d’après le médecin-légiste, il est mort presque à la même heure où vous êtes

descendu demander une autre chambre.

– C'est possible, il était toujours saouïl.

– Il est mort assassiné.

IXE-13 se leva d'un bond :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Il est mort assassiné, une véritable boucherie, on l'a poignardé à plusieurs reprises, dans le dos.

IXE-13 sortit son mouchoir et s'essuya le front :

– Ouf, je l'ai échappée belle.

Le sergent sourit ironiquement :

– Je m'attendais à ce que vous disiez ça, c'est votre meilleure défense.

– Quoi ? qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Voyons, monsieur Thibault, un mort ne peut fermer la porte de sa chambre à clef, et vous étiez seul à avoir une clef.

– C'est incroyable, hier, la porte n'était pas fermée à clef lorsque je suis arrivé.

– Dans le moment, les policiers fouillent votre chambre, et, si l'on trouve un poignard ou un couteau, malheur à vous.

– Oh, j'ai un couteau, je ne m'en cache pas.

– Pour moi, vous faites mieux de vous retenir un bon avocat. En attendant, je vous mets en état d'arrestation. Tout ce que vous direz désormais pourra servir contre vous. Suivez-moi.

Et il emmena IXE-13 dans un cachot.

*

Marius se rendit à la chambre du patron.

Un policier était devant la porte.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Le type qui habitait cette chambre-là a été tué à coups de couteau.

– Hein ? quand ça ?

– La nuit dernière, une vraie boucherie, du sang partout.

– Non, non, c’est impossible.

– C’est vrai, on a même arrêté le coupable.

– Qui est-ce ?

– C’est ce héros qu’on fête partout, un dénommé Thibault, un Canadien.

Marius mit la main sur l’épaule du constable :

– Ecoutez, mon ami, vous êtes sûr de ne pas avoir pris un verre de trop ?

– Vous m’insultez !

– C’est Jean Thibault qui habitait cette chambre, il ne peut s’être tué lui-même.

Le policier haussa les épaules,

– Ce n’est pas à moi à débrouiller cette affaire, et puis, pourquoi vous intéressez-vous à cette affaire ?

– Je suis un ami intime du Lieutenant.

– Dans ce cas, allez le voir au poste.

– Bon, très bien.

Marius ne se le fit pas dire deux fois.

Il voulait tirer l’affaire au clair.

– Le patron, mort, il serait mort.

Marius arriva au poste de police et demanda à voir l'officier en charge.

– Je suis un ami de monsieur Thibault, allez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ?

– Ah, vous êtes son ami ?

– Oui.

– Veuillez d'abord répondre à ces questions. Étiez-vous avec lui, hier soir ?

– Oui.

– Avez-vous bu ?

– Un peu.

– Autre chose. Votre ami vous aurait-il parlé de son voisin de chambre ?

– Son voisin ?

– La chambre 432.

– Il m'a dit que c'était un fatigant et qu'il ronflait très fort, il l'a empêché de dormir, la nuit dernière.

– Ah, très intéressant, maintenant, vous

pouvez voir votre ami, lui-même vous dire ce qui s'est passé.

Il emmena Marius aux cellules.

– Thibault haïssait ce type-là parce qu'il l'avait empêché de dormir la nuit d'avant. La nuit dernière, il arrive chaudasse à sa chambre et l'aperçoit couché dans son lit. Il a alors perdu la tête, oui, voilà le mobile, fit le sergent.

*

Marius se rendit en vitesse à la maison du Colonel Bob Walter.

Il lui expliqua la situation dans laquelle IXE-13 se trouvait.

– Colonel, il faut faire quelque chose.

– Je regrette.

– Quoi ?

– Je ne puis mêler tout le service secret à cette affaire-là, IXE-13 doit se débrouiller seul.

– Mais voyons, Colonel, c'est impossible.

– Je ne puis rien faire, Marius.

– Peuchère de bonne mère, nous allons le laisser condamner à la potence ?

– Pas nécessairement. Il y a un moyen de le sauver.

– Lequel ?

– Celui de trouver le vrai coupable. Je crois que tu es le seul à pouvoir faire ça.

Le brave Marseillais était découragé.

– Comment voulez-vous que je le trouve ? L'hôtel était rempli de journalistes. C'est de votre faute tout ce qui arrive.

– De ma faute ?

– Oui, vous et votre idée de grandeur, de célébrité.

– Taisez-vous !

– Peuchère, on aurait bien dû travailler à notre manière, sans vous écouter.

– Marius Lamouche ! Vous oubliez une chose.

– Laquelle ?

– Je suis votre chef et vous me devez obéissance. Je vous dis de vous taire.

Le Marseillais rougit, mais se le tint pour dit.

– Maintenant, je vous donne comme mission, celle de découvrir le véritable assassin. Compris ?

– Oui, Colonel.

– Autre chose, des espions ne doivent jamais trop boire. Vous pouvez partir.

Marius sortit plus découragé que jamais.

– Bonne mère, non seulement je n'aurai pas l'aide du service secret, mais le Colonel nous blâme d'avoir pris un coup, peuchère.

Marius revint à l'hôtel, la tête basse.

*

Assis dans le lobby, Marius réfléchissait profondément.

Il fallait tirer le patron de là, il le fallait.

Tout à coup, il se sentit touché au bras.

– J’ai appris le terrible malheur qui vient de s’abattre sur vous.

Il se retourna et reconnu un des deux Égyptiens, McCurry.

– Ah, vous savez ?

– Oui, c’est regrettable, un si grand héros, finir ses jours dans un hôtel.

– Mais il n’est pas mort !

– Quoi ?

– Il n’est pas mort, je viens de le voir en prison.

– Mais, mais, c’est impossible, je veux dire, on m’a dit...

– C’est un autre type qui est mort et c’est mon ami qu’on accuse.

Von Tracht était devenu très pâle.

– Main Gott, murmura-t-il.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Rien, rien, je dis que j’avais fais erreur, je

croyais.

Von Tracht se dirigea vers l'escalier.

– Excusez-moi.

Marius se leva lentement.

– Peuchère, ai-je bien compris ? cet homme a dit, Mein Gott !

Le Marseillais monta l'escalier à pas de loup.

Il entendit la porte de la chambre de Von Tracht se refermer. Marius alla se coller l'oreille sur la porte.

Il entendit la voix de McCurry :

– Bouritz, Bouritz, c'est fini, nous avons échoué.

– Comment ça ?

– Ce n'est pas IXE-13 que j'ai poignardé, c'est un autre.

– Hein ?

– Je ne puis comprendre ça pourtant, c'était bel et bien sa chambre. Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant ?

– Le mieux, c’est de partir et au plus vite.

Von Tracht réfléchit.

– Hum, c’est embêtant, on pourrait nous soupçonner.

– Et si nous restons ici, ce sera mieux ?

Von Tracht ricana :

– Nous pourrions peut-être aider la justice à faire condamner IXE-13. Tu saisis mon idée ?

– Oui, oui.

La porte s’ouvrit brusquement :

– Votre idée n’est pas si lumineuse, commandant Von Tracht !

Les deux Nazis se retournèrent.

Marius était là, dans la porte, revolver au poing.

– Qu’est-ce qui vous prend ?

– J’ai tout entendu, ah, vous pensiez nous rouler comme ça, cher commandant, mais cette fois-ci, encore, nous serons les plus forts.

– Commandant ? Vous devez faire erreur, mon

ami.

– Pas du tout, vous êtes bel et bien le commandant Von Tracht, et l'autre, c'est le Capitaine Bouritz.

Marius s'approcha du téléphone.

– Garçon, voulez-vous envoyer des policiers, s'il-vous-plaît ?

– Des policiers ?

– Oui, à cette chambre-ci, et vite.

Bouritz recula vers la porte entrouverte.

– Ne bouge pas ou je te tire une balle dans la tête.

– Laisse-le faire, John, pour moi, cet homme est devenu subitement fou.

– Rira bien qui rira le dernier.

Les policiers arrivèrent en trombe.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda l'un d'eux.

– Vous cherchez l'homme qui a tué l'occupant de la chambre 434, eh bien, c'est lui. Je l'ai

entendu parler à son ami, il a avoué son crime.

Les policiers ne savaient que faire.

– L'autre ?

– L'autre est innocent, fouillez cette chambre, ces deux hommes sont des Allemands, des Nazis échappés d'un camp de concentration.

– Hein ?

– Le plus grand s'appelle Von Tracht, et l'autre Bouritz.

Un des policiers sortit vivement son portefeuille.

– Il y a erreur, dit-il.

– Comment ? demanda Marius.

– J'ai ici la photo des deux hommes, ces messieurs ne leur ressemblent pas du tout.

– Mais peuchère, ils sont maquillés.

Le policier hésitait :

– Vous pensez ?

– Regardez, vous verrez bien.

Le policier se tourna vers son confrère :

– On peut toujours les examiner.

À l'aide d'une serviette, les hommes de police essayèrent d'enlever le maquillage de Von Tracht et Bouritz.

Ils n'y réussirent pas.

Marius resta bouche bée :

– C'est à n'y rien comprendre, puisque je vous dis.

– Voyons, monsieur, rendez-vous à l'évidence, nous ne pouvons arrêter ces deux hommes. Et puis, vous, de quel droit tenez-vous un revolver dans votre main, comme ça ?

– Mais c'était pour...

– Mettez ça dans votre poche, immédiatement.

Marius hésita :

– Obéissez, sinon je vous fais coffrer, vous entendez.

Marius mit le revolver dans sa poche, et ce fut le signal de l'attaque.

Bouritz et Von Tracht sa jetèrent sur les policiers.

Les deux Allemands étaient très forts, et Bouritz eut le temps de s'emparer d'un des revolvers, pendant que Von Tracht éprouvait mille et une difficultés avec Marius.

– Arrêtez ou je tire, vous entendez ?

Marius lâcha prise.

Von Tracht se releva.

Il se dirigea vers l'appareil téléphonique et arracha les fils.

Puis se servant des draps de lit, il attacha les deux policiers et Marius solidement.

Il les bâillonna, puis fit signe à Bouritz :

– Viens, nous n'avons plus rien à faire ici.

– On n'est pas des enfants, monsieur Marius, on ne se laisse pas prendre aussi facilement.

– Vous saluerez le patron de notre part, fit Von Tracht, nous nous reprendrons certainement et cette fois-là, nous ne nous tromperons pas de chambre, au revoir.

Ils sortirent tous les deux.

– Où va-t-on, commandant ?

– La meilleure place pour se cacher, c'est chez mon ami Mortimer.

– Vous avez raison. Il pourrait peut-être nous faire une autre figure.

– Non, il ne voudra pas, d'ailleurs, nous sommes parfaits, comme ça. Marius ne nous a pas assez vus pour nous reconnaître.

– Vous pensez ?

– J'en suis sûr, nous nous cacherons chez M. Boetring pendant quelques jours, et ensuite, nous reprendrons notre liberté.

– Allons-y.

Ils sortirent de l'hôtel comme si rien n'était.

*

Le commis était inquiet.

Les policiers montés à la chambre du quatrième n'en revenaient pas.

– Je ferais peut-être mieux d'aller voir..

Il se décida enfin.

Il monta l'escalier et frappa à la porte de la chambre occupée par Von Tracht et Bouritz.

– Il n'y a personne ici ?

On ne répondait pas.

Le commis tenta d'ouvrir la porte mais elle était fermée à clef.

Il revint à son bureau, prit une autre clef et remonta vers la chambre.

Il poussa une exclamation en ouvrant la porte.

Les trois hommes étaient toujours étendus par terre, incapables de remuer.

Sans perdre une seconde, il les délia et Marius se leva le premier.

Il était dans une colère terrible.

– Imbéciles que vous êtes, vous avez laissé fuir des assassins, je vais porter plainte contre vous.

Un des policiers bégaya :

– Nous ne pouvions deviner.

– Je vous l’avais dit, ce sont des Nazis, des criminels de guerre.

Les deux hommes avaient l’air piteux.

– Qu’est-ce que vous attendez pour aller au poste ?

– Au poste ?

– Mais oui, faire libérer mon ami. Vous n’avez pas entendu ce qu’a dit le gros. Il a déclaré carrément que c’étaient eux qui avaient tué l’occupant de la chambre 434.

– Oui, c’est vrai.

– Alors, qu’est-ce que vous attendez ?

Marius partit avec les deux policiers.

Ces derniers durent faire leur rapport au sergent et avouer leur erreur.

– Imbéciles que vous êtes, vous ne pouvez même pas différencier les coupables des innocents.

– Et vous ? demanda Marius.

– Moi, je n’aurais pas commis cette erreur grossière.

– Non ? pourtant, vous avez fait arrêter mon ami, et lui, il est innocent.

– Ça, ce n'est pas pareil, je, enfin, je vais libérer votre ami.

– C'est beaucoup mieux.

Cinq minutes plus tard, IXE-13 était libre.

Marius lui conta ce qui était arrivé.

– Alors, les deux Égyptiens ?

– C'étaient Bouritz et Von Tracht, patron.

– C'est incroyable.

– Je ne puis voir comment ils ont fait pour se maquiller à un tel point

– Il n'y a qu'une solution, Marius.

– Laquelle ?

– La chirurgie plastique, ils doivent avoir une figure faite à la chirurgie plastique.

– Bonne mère, oui, ce doit être ça.

– Maintenant, ils doivent être rendus loin.

Marius l'arrêta :

– Non, patron, j'ai une idée, vous savez que

pour se faire faire une figure comme ça, c'est encore assez long.

– Au moins une semaine.

– Ça fait à peine dix jours que Von Tracht et Bouritz se sont sauvés du camp.

– Et puis ?

– L'homme qui leur a fait la figure ne doit pas être très loin de Londres.

IXE-13 sursauta :

– Mais tu as raison, Marius, tu as raison.

– Et des experts, là-dedans, il ne doit pas y en avoir en abondance.

– Non, nous avons une chance de les retrouver, il faut les retrouver.

IXE-13 s'arrêta net

– Il va falloir tout d'abord se rapporter au Colonel, en fin de compte, notre mission est terminée.

– Nous avons échoué.

– Hélas.

– Mais nous prendrons sans doute notre revanche, un jour ou l'autre.

– En tout cas, patron, on peut dire que vous avez passé à deux doigts de la mort.

Ils se rendirent chez le Colonel Walters.

Ce dernier fut des plus surpris d'apercevoir
IXE-13 :

– Vous, en liberté ?

Marius se mit à rire :

– Vous m'avez donné pour mission de le faire libérer, il est libéré. Ce n'est pas long avec moi, peuchère.

– Vous avez trouvé les coupables ?

– Oui et non.

Marius conta ce qu'il savait.

– Comme ça, ils vous ont glissé entre les doigts.

– Hélas !

– Mais nous avons un moyen de les rattraper, un moyen presque sûr.

Et IXE-13 lui conta son histoire de chirurgie plastique.

– Vous ne pensez pas que j’ai raison ?

– Peut-être.

Walters semblait très soucieux :

– Écoutez, IXE-13, j’ai beaucoup de travail, ici, il y en a en Chine, en Amérique, vous ne pouvez perdre votre temps à chercher Von Tracht et Bouritz.

Au bout d’un instant, il reprit :

– Je vais vous donner deux jours, pas plus, essayez de le capturer d’ici ce temps-là ?

IXE-13 réussirait-il ?

Quelles nouvelles missions lui confiera-t-on par la suite, s’il échoue au bout de ces deux jours ?

(Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l’agent IXE-13, l’as des espions canadiens.)

Cet ouvrage est le 242^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.